

— On mande de Québec que le 19 juillet, le capitaine Daymond fit voile de la côte de Terre-Neuve, et rencontra le soir même plusieurs îles de glaces flottantes. Le lendemain, au lever du soleil, le navire fut si complètement enveloppé de glaces, qu'il n'y eut plus moyen de s'échapper. La glace s'élevait dans toute son étendue à environ 14 pieds au-dessus de la surface de l'eau. Elle dérivait vers le sud-est, et elle entraîna le navire avec elle pendant vingt-neuf jours.

Le 17 septembre, le capitaine Daymond étant à 300 milles du cap Place, par le 44^e deg. 37 min. de latitude nord, aperçut une ouverture dans le sud-est, et parvint enfin à se dégager. Du 19 août au 3 septembre, le brick ne fit que quatre milles par jour; et pendant les vingt-neuf jours que dura cette singulière navigation, il découvrit cent montagnes de glace compacte très-étendues.

(Sun.)

La déclaration suivante du comte Rostopschin a été adressée de sa part à l'éditeur du *British-Monitor*, qui l'a insérée dans son journal d'avant-hier, 28 octobre.

« Le *British-Monitor*, du 7 de ce mois d'octobre, en rendant compte des services du chevalier Robert Wilson, dit qu'il a été avec moi à Moscou en 1812, et qu'il m'a aidé à exécuter le plan d'incendier la ville. Or, le chevalier Wilson arriva au quartier-général de l'armée russe à Pakra, dix jours après l'occupation de Moscou par l'ennemi. C'est-là où je le vis pour la première fois de ma vie: par conséquent, il était trop tard et inutile de m'aider.

« Signé, THÉODORE, comte ROSTOPSHIN, général en chef, et commandant en chef à Moscou, en 1812, et maintenant à Paris. »

— Nous apprenons avec plaisir que l'amirauté a reçu des avis qui annoncent que l'expédition du Nord, par terre, commandée par le lieutenant Franklin, est retournée saine et sauve aux bords de la baie de Hudson, et au lieu même d'où elle était partie. Cet officier, ainsi que le docteur Richardson, et les deux élèves de marine qui l'accompagnaient, étaient en parfaite santé. On dit que les découvertes qu'ils ont faites sont très-étendues et très-importantes.

— M^{me} Catalani est de retour en Angleterre de ses voyages en Russie et en Allemagne. Pendant ses voyages elle a reçu des personnages les plus augustes des témoignages flatteurs de l'admiration qu'inspire un talent qui se soutient au même degré, et de l'estime due à l'usage que M^{me} Catalani en a fait dans toutes les capitales en faveur de la classe indigente.

M^{me} Catalani avait formé, il y a quelques mois, le projet de renoncer à chanter en public, et de se retirer entièrement. Dans cette vue, elle a refusé des sommes considérables qui lui ont été offertes par plusieurs des premières cours de l'Europe, pour qu'elle entreprit la direction d'un théâtre italien. Un puissant souverain avait même annoncé, si elle y consentait, qu'il ferait construire une nouvelle salle pour elle. L'unique motif qui l'a portée à ajourner sa détermination, a été le désir de revoir l'Angleterre, d'y faire entendre encore sa voix, aussi belle que jamais, de jouir enfin une seconde fois de cet illustre et puissant patronage, sous lequel elle a acquis sa première célébrité.

M^{me} Catalani est maintenant à Bath. Elle se propose de faire une tournée dans la Grande-Bretagne et en Irlande, et de revenir à Londres au printemps prochain.

gneur, mais au milieu du deuil dont nous couvrons la cendre de notre archevêque, permettez-nous de vous féliciter de voir placé sur son siège apostolique, l'héritier de ses vertus, le prélat qu'il avait choisi pour continuer ses travaux et accomplir ce qu'il avait médité pour le bien de son Eglise. L'affection qu'il vous porta, Monseigneur, est un gage de celle que nous vous devons et que nous sommes heureux de vous exprimer.

» Votre caractère, vos lumières, vos vertus vous ont préparé la carrière comme celle de votre prédécesseur, et vous ont depuis long-temps mérité la confiance du maître et des sujets, des autorités de l'Eglise et de celles qui agissent sous votre pouvoir tutélaire; recevez de nous ce témoignage, Monseigneur, et si votre modestie voulait le refuser comme une louange, souffrez alors que nous vous l'offrions comme un encouragement et un soutien dans une carrière que les circonstances et les mœurs du siècle ont rendue si épineuse. Vous pourrez beaucoup, Monseigneur, par la force de cette opinion dont le respect déjà vous environne. Vous atteindrez le but que se propose votre cœur, et vous comblerez les espérances que fait naître un apostolat commencé avec édification près d'un chef si vénérable et heureusement continué sous la protection de ses exemples, de sa haute estime et de sa tendre affection pour vous.»

M^r l'archevêque a répondu :

« Il était impossible que le corps municipal de Paris ne ressentit pas vivement la perte d'un pontife si digne d'être aimé et qui avait pour vous tous, Messieurs, une si tendre affection unie à une estime si parfaite. Chacun de vous, et plus souvent encore vos deux excellents chefs, avez été à même d'apprécier tant de vertus chrétiennes et sociales dont S. Em. possédait le rare assemblage. Elle se félicitait sans cesse, soit en public, soit dans les épanchemens de son intimité, du bonheur que lui faisaient éprouver ses rapports avec vous, des heureux effets qu'ils avaient déjà produits et des espérances qu'elle en concevait encore. J'ai partagé avec elle cette consolation. Messieurs, je vous prie de continuer à m'en faire jouir, et je vous promets, comme je me suis promis à moi-même, de travailler sans relâche à entretenir cette union si désirable dont la religion et l'Etat nous font sans doute un devoir; mais dont mon cœur sent bien aussi qu'il ne peut se passer.»

L'affreuse maladie qui afflige la Catalogne a fourni à plusieurs médecins militaires une occasion de signaler leur zèle et leur dévouement.

Au moment même où M. le docteur Audouard, médecin de l'hôpital militaire de Picpus, à Paris, obtenait l'autorisation d'aller à Barcelone pour observer et combattre l'épidémie qui ravage cette malheureuse ville, plusieurs officiers de santé

Monteur 4 novembre 1821